

CINQ

Semaines en Ballon

PAR JULES VERNE

3

—Je ne voudrais pas t'enlever tes illusions, mon cher Joe ; mais ce qu'il entreprend est tout bonnement le fait d'un insensé : il ne partira pas.

—Il ne partira pas ! Vous n'avez donc pas vu son ballon à l'atelier de MM. Mitchell, dans le Borough ?

—Je me garderais bien de l'aller voir.

—Vous perdez là un beau spectacle, monsieur ! Quelle belle chose ! quelle jolie coupe ! quelle charmante nacelle ! Comme nous serons à notre aise là-dedans !

—Tu comptes donc sérieusement accompagner ton maître ?

—Moi, répliqua Joe avec conviction, mais je l'accompagnerai où il voudra ! Il ne manquerait plus que cela ! le laisser aller seul, quand nous avons couru le monde ensemble ! Et qui le soutiendrait donc quand il serait fatigué ? qui lui tendrait une main vigoureuse pour sauter un précipice ? qui le soignerait s'il tombait malade ? Non, M. Dick, Joe sera toujours à son poste auprès du docteur, que dis-je, autour du Dr Fergusson.

—Brave garçon !

—D'ailleurs, vous venez avec nous, reprit Joe.

—Sans doute ! fit Kennedy ; c'est-à-dire que je vous accompagne pour empêcher jusqu'au dernier moment Samuel de commettre une pareille folie ! Je le suivrai même jusqu'à Zanzibar, afin que là encore la main d'un ami l'arrête dans son projet insensé.

—Vous n'arrêterez rien du tout, M. Kennedy, sauf votre respect. Mon maître n'est point un cerveau brûlé ; il médite longuement ce qu'il veut entreprendre, et quand sa résolution est prise, le diable serait bien fin qui l'en ferait démorde.

—C'est ce que nous verrons !

—Ne vous flattez pas de cet espoir. D'ailleurs, l'important est que vous veniez. Pour un chasseur comme vous, l'Afrique est un pays merveilleux. Ainsi, de toute façon, vous ne regretterez point votre voyage.

—Non, certes, je ne le regretterai pas, surtout si cet entêté se rend enfin à l'évidence.

—A propos, dit Joe, vous savez que c'est aujourd'hui le pesage ?

—Comment le pesage ?

—Sans doute, mon maître, vous et moi, nous allons tous trois nous peser.

—Comme des jockeys !

—Comme des jockeys. Seulement, rassurez-vous, on ne vous fera pas maigrir si vous êtes trop lourd. On vous prendra comme vous serez.

—Je ne me laisserai certainement pas peser, dit l'Écossais avec fermeté.

—Mais, monsieur, il paraît que c'est nécessaire pour sa machine.

—Eh bien ! sa machine s'en passera.

—Par exemple ! et si, faute de calculs exacts, nous n'allions pas pouvoir monter !

—Eh ! parbleu, je ne demande que cela !

—Voyons, monsieur Kennedy, mon maître va venir à l'instant vous chercher.

—Je n'irai pas.

—Vous ne voudrez pas lui faire cette peine.

—Je la lui ferai.

—Bon ! fit Joe en riant, vous parlez ainsi parce qu'il n'est pas là ; mais quand il vous dira face à face : " Dick (sauf votre respect), Dick, j'ai besoin de connaître exactement ton poids," vous irez, je vous en réponds.

—Je n'irai pas."

En ce moment, le docteur rentra dans son cabinet de travail, où se tenait cette conversation ; il regarda Kennedy, qui ne se sentit pas trop à son aise.

" Dick, dit le docteur, viens avec Joe ; j'ai besoin de savoir ce que vous pesez tous les deux.

—Mais...

—Tu pourras garder ton chapeau sur la tête. Viens."

Et Kennedy y alla.

Ils se rendirent tous les trois à l'atelier de MM. Mitchell, où l'une de ces balances dites romaines avait été préparée. Il fallait effectivement que le docteur connût le poids de ses compagnons pour établir l'équilibre de son aérostat. Il fit monter Dick sur la plateforme de la balance ; celui-ci, sans faire de résistance, disait à mi-voix :

" C'est bon ! c'est bon ! cela n'engage à rien.

—Cent cinquante-trois livres, dit le docteur, en inscrivant ce nombre sur son carnet.

—Suis-je trop lourd ?

—Mais non, monsieur Kennedy, répliqua Joe ; d'ailleurs, je suis léger, cela fera compensation."

En ce disant, Joe prit avec enthousiasme la place du chasseur ; il faillit même renverser la balance dans son emportement ; il se posa dans l'attitude du Wellington qui singe Achille à l'entrée d'Hyde-Park, et fut magnifique, même sans bouclier.

" Cent vingt livres, inscrivit le docteur.

—Eh ! eh ! " fit Joe avec un sourire de satisfaction.

Pourquoi souriait-il ? Il n'eût jamais pu le dire.

" A mon tour ", dit Fergusson.

Et il inscrivit cent trente-cinq livres pour son propre compte.

" A nous trois, dit-il, nous ne pesons pas plus de quatre cents livres.

—Mais, mon maître, reprit Joe, si cela était nécessaire pour votre expédition, je pourrais bien me faire maigrir d'une vingtaine de livres en ne mangeant pas.

—C'est inutile, mon garçon, répondit le docteur ; tu peux manger à ton aise, et voilà une demi-couronne pour te lester à ta fantaisie."

CHAPITRE VII

Le Dr Fergusson s'était préoccupé depuis longtemps des détails de son expédition. On comprend que ce ballon, ce merveilleux véhicule destiné à le transporter par air, fut l'objet de sa constante sollicitude.

Tout d'abord, et pour ne pas donner de trop grandes dimensions à l'aérostat, il résolut de le gonfler avec du gaz hydrogène, qui est quatorze fois et demie plus léger que l'air. La production de ce gaz est facile, et c'est celui qui a donné les meilleurs résultats dans les expériences aérostatiques.

Le docteur, d'après des calculs très-exacts, trouva que pour les objets indispensables à son voyage et pour son appareil, il devait emporter un poids de quatre milles livres ; il fallut donc chercher